Ami du Clergé du 11 mars 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XXXIII. Confession fréquente et énergie morale, 73.
Préparation pascale. — I. La première Pâque, 75.
Retraite mariale pour religieuses. — V. Le Rosaire, école d'oraison, 76.
Notes pastorales. — La Paroisse, cellule de l'ordre social : II. Allocution de S. Em. le card. Léger, 79.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXXIII

CONFESSION FRÉQUENTE ET ÉNERGIE MORALE

Trois facultés concourent à la production de l'acte humain : l'intelligence, la volonté et ce qu'on est convenu d'appeler le cœur, entendons par là la sensibilité ; la rencontre d'un bel idéal, d'une noble énergie et d'un grand amour est génératrice de belles réalisations. La confession fréquente est de nature à « déraciner les mauvaises habitudes » et à « fortifier la volonté » ; c'est ce que nous allons voir.

I

On a pu, à juste titre, comparer l'âme humaine à un monde en miniature ; et depuis le péché originel, nous savons que ce petit monde vit plus ou moins à l'état de guerre, ce qui a arraché aux meilleurs philosophes et saints des cris de détresse. Cette âme en effet habite une maison de chair dont elle est tributaire en grande partie ; elle est, par le corps aussi, en contact avec les hommes, avec leurs idées, leurs problèmes, leurs réactions, leur comportement varié et quotidien ; c'est dire qu'elle est soumise à un nombre incalculable d'influences !

L'évolution du monde moderne est loin d'avoir simplifié la situation ; presse, radio, cinéma ont considérablement élargi le champ des influences, tandis que des facilités de voyages ont mélangé hommes et mondes, coutumes et lois, habitudes de vie. Plus que jamais l'âme humaine est tiraillée dans tous les sens, sollicitée de toutes manières, incohérentes, contradictoires. Comment se comporte-t-elle au milieu de tout cela ?

Son devoir évidemment serait de demeurer lucide et maîtresse d'elle-même, de passer les idées au crible d'une saine critique, de se réserver prudemment, de ne s'engager qu'à bon escient ; elle a en effet reçu de Dieu une intelligence pour voir clair et juger ; et une volonté pour ordonner et diriger. Mais le libre jeu de ces deux facultés a été plus ou moins compromis par le péché originel ; la loi d'hérédité s'y ajoute qui transmet parfois aux enfants les tares ou les vices des parents ou plus simplement leurs tendances mauvaises ; une éducation peu soignée vient souvent renforcer de telles dispositions défavorables.

Le démon aidant, — s'il ne faut pas le voir partout, du moins convient-il de se méfier de lui, — une complicité s'établit aisément entre les influences du dehors et les défauts intérieurs ; de faux biens sollicitent nos appétits, emportent le consentement de la volonté, déclanchent tout l'organisme de nos passions et nous conduisent au péché ; la répétition des mêmes actes créée l'habitude qui devient comme une seconde nature, comme une exigence qui peut devenir tyrannique.

La plupart d'entre nous, cependant, en arrivent à un style de vie qui varie avec leur tempérament, avec l'éducation reçue, avec les modalités différentes du milieu où ils vivent ; la jeunesse passée, beaucoup se stabilisent, et parfois se durcissent dans un certain nombre d'habitudes comme dans un moule ; moins vulnérables — certains films, certains livres sont permis à des adultes formés et avertis — ils sont parfois aussi moins ouverts à d'heureuses nouveautés, à d'intéressantes initiatives, figés qu'ils sont dans leurs us et coutumes. D'autres, au contraire, entraînés sans frein et tout au long de leur jeunesse dans des habitudes vicieuses en resteront esclaves durant toute leur existence ici-bas.

La confession fréquente, dans l'un et l'autre cas, apporte à l'âme de bonne volonté un puissant secours, pour ne pas dire le meilleur adjuvant.

II

Combien de confesseurs et de directeurs spirituels déplorent l'immobilisme de beaucoup d'âmes ; on s'est fait sa religion à soi, qui n'est pas nécessairement la vraie et la bonne ; on l'aime et on s'y complaît ; on en connaît les avantages et on vit assez douillettement ; c'est un peu comme un habit fait sur mesure et dans lequel on est à son aise ; et il vient difficilement à l'idée que Dieu nous a envoyé son Fils, non pas pour que nous fassions un choix à notre convenance dans ses paroles et ses préceptes, mais pour être un modèle auquel il faut nous conformer ; on met volontiers un peu de religion dans sa vie : ce qui peut y rentrer, compte tenu de la place déjà prise par le travail, les affections et les plaisirs ; mais on accepte moins de mettre toute sa vie au service de Dieu, ce qui exigerait bien des réformes et amendements.

Mais voici je suppose une âme qui arrive à la pratique de la confession fréquente ; elle peut y être amenée — je l'imagine exempte de faute grave du moins habituelle — par un souci de netteté, morale ; pourtant, elle doit savoir, si elle est suffisamment instruite, que les péchés véniels peuvent être effacés et com-

battus par la charité, par la prière et la pénitence ; si elle ne demandait à la confession fréquente que d'effacer ses péchés véniels, ce serait dommage, la dite confession pouvant et devant normalement lui apporter bien davantage.

Que cette âme, par exemple, s'attache pendant un temps à un examen minutieux de ses fautes « d'omission » ; c'est vite fait de dire : « je n'ai pas le temps » ou bien : « je ne saurais pas, je ne suis pas faite pour cela » ; qu'elle recherche, avec son confesseur au besoin, ce qui lui prend son temps, peut-être inutilement, ce qui paralyse son action, ce qui rend stériles ses bons mouvements ou ses résolutions ; autrement dit qu'elle s'attaque, avec prudence, à ces habitudes de vie, qui ont sûrement du bon mais qui sont trop rigides, qui ont besoin d'être repensées à la lumière de la foi, adaptées à des obligations nouvelles, revigorées par des méthodes qui ont déjà fait leurs preuves.

Et cela est d'autant plus nécessaire que dans un monde en évolution extra - rapide, l'Eglise est obligée — et donc les chrétiens avec elle — de suivre cette évolution, de la prévenir même, pour l'informer et lui donner une âme, une orientation chrétienne.

Ainsi la confession fréquente bien comprise pourra-t-elle faire sortir de « l'ornière des vieilles habitudes » ; elles ne sont d'ailleurs pas toutes aussi innocentes que celles évoquées plus haut ; elles sont souvent un compromis facile entre une certaine vertu réelle et de petits défauts mignons, et d'autant plus agréées qu'elles sont peu exigeantes et cependant efficaces pour maintenir l'âme hors du péché grave.

Il n'y a pas lieu de nous étendre beaucoup sur les habitudes graves et mauvaises ; les nombreuses rechutes qu'elles causent exigent la confession fréquente ; et le découragement s'emparerait vite de ces pauvres âmes si elles n'étaient régénérées par le sacrement et remises par lui dans la bonne voie et dans l'amitié divine ; le confesseur leur est d'un précieux et indispensable secours, surtout s'il sait être à la fois ferme et bon ; dans des cas comme ceux-là le salut ne peut venir que de l'usage fréquent et judicieux du sacrement de la Pénitence aidé tout naturellement de la Communion.

III

Dieu ne fait rien qu'avec sagesse et prudence ; dans ce petit monde de notre âme libre, il a mis un chef : la volonté ; et cette faculté a pour le servir l'intelligence d'abord et tout un organisme des « passions » entendues au sens théologique du mot et qu'on pourrait désigner par le mot plus concret de « sensibilité ». Le tragique de la situation, je l'ai laissé entrevoir déjà, c'est que la volonté peut avoir contre elle ces facultés qui devaient la servir. Comment cela ?

L'homme est fait pour le bien, c'est sa destinée, son orientation ; c'est dans le bien qu'il doit trouver son épanouissement, sa plénitude, sa joie et son bonheur ; en l'espèce et comme dit S. Augustin, Dieu nous a fait pour lui, et nous serons toujours insatisfaits tant que nous ne reposerons pas en lui, le souverain bien. N'allons pas en conclure que seuls des religieux sont dans la bonne voie, qui, renonçant à tout, se sont exclusivement consacrés au Seigneur ; tous les saints qui ont vécu dans le monde et s'y sont sauvés nous démentiraient ; car Dieu précisément, dans la multitude des biens créés, a mis un ordre, une hiérarchie, en sorte que l'un conduise à l'autre ; ainsi la vie de famille, chrétiennement vécue et ayant à sa base le sacrement de mariage qui a consacré l'amour des époux, est un acheminement précieux et quasi irremplaçable vers la vraie vie des enfants de Dieu ; ainsi le travail, auquel le Christ s'est soumis, à condition qu'il soit réalisé dans l'esprit et selon la mesure de Dieu est générateur de toutes sortes de biens, ordonnés plus ou moins immédiatement à notre salut éternel.

Mais un bien peut être recherché sans souci de cette mesure imposée par Dieu ; ou bien peut être détourné de sa fin normale, et alors, tout naturellement, il détourne l'âme de sa fin dernière qui est Dieu ; il l'oriente dans un autre but ; ainsi pour certains, leur Dieu, c'est l'argent ; grave désordre qui peut fausser peu à peu tous jugements et toute la vie. Parfois ce sera même un mal qui apparaîtra sous la figure d'un bien, et l'âme se jettera dans le péché, croyant y trouver son bonheur.

Dans ce dernier cas, ou bien la volonté aura été surprise et la faute lui aura échappé (cela arrive), ou bien la violence des passions, entendues cette fois au sens usuel, lui aura arraché un consentement, ou bien l'intelligence n'aura pas rempli son rôle d'illumination, d'information. Et voilà comment passions et intelligence peuvent travailler contre la volonté. Cependant celle-ci est responsable, tout comme un contremaître est responsable du mauvais travail des ouvriers qui sont sous ses ordres. A la volonté de contraindre l'intelligence à réfléchir et d'imposer aux passions une discipline, un réglement, qui les tienne en respect et les rende dociles. La confession fréquente peut-elle aider la volonté dans ce double travail ? Assurément.

Nous avons déjà vu comment elle favorise la connaissance de soi et des responsabilités ; n'y revenons pas sauf pour dire qu'un bel idéal, présenté dans une belle lumière (tel un beau paysage bien ensoleillé) est capable d'émouvoir la sensibilité, d'entraîner l'adhésion du cœur ; quant aux passions, elles se comportent comme les êtres humains ; si elles sentent au-dessus d'elles une volonté flottante, faible, indécise, elles en prendront à leur aise et deviendront vite ingouvernables ; si au contraire la maîtrise de la volonté se fait sentir ; si elle parle net et clair ; si elle s'impose, si elle sanctionne avec austérité les manquements, peu à peu, tout rentrera dans l'ordre.

Et l'un des heureux effets de la confession fréquente sera précisément de fortifier la volonté, par une surveillance plus attentive de soi-même, par une succession d'efforts précis, adaptés, multipliés, par l'effet de pénitences pratiques et salutaires, par les précieux conseils du confesseur et par l'expérience acquise ; enfin, par la continuité d'un entraînement méthodique.

* *

Ainsi la confession fréquente peut-elle être génératrice d'élan, d'heureux équilibre moral et par suite de sainteté. Car la grâce rencontrant une volonté éclairée et ferme, une âme en possession de tous ses moyens, tel le vent qui gonfle la voile du bateau, poussera efficacement cette âme vers l'idéal que Dieu lui propose.

PREPARATION PASCALE

I
La première Pâque

Dans quelques semaines vous ferez vos Pâques !

Savez-vous bien tout ce que comporte votre démarche religieuse ?

Hélas ! pour beaucoup de chrétiens « faire ses Pâques » n'est-ce pas tout simplement répondre à l'appel de l'Eglise et venir une fois par an avec tous ses frères dans la foi, disons, d'une manière un peu plus solennelle que de coutume ?

Oh ! comme je désire que cette année vous ne vous contentiez plus de remplir votre devoir pascal, mais que vous entriez à fond dans le grand mystère pascal, mystère central de notre christianisme, en le célébrant dignement tous ensemble au moment voulu, c.-à-d. dans la veillée pascale.

Alors, Pâques redeviendra pour vous le sommet de l'année liturgique et « faire ses Pâques » le point culminant de votre vie spirituelle. Vous y aider, tel sera le but de mes causeries dominicales à partir d'aujourd'hui

I

Pour bien comprendre, m. f., ce que signifie la veillée pascale, le mieux c'est de remonter à ses origines, à la première veillée pascale. Or, contrairement à ce que vous pouvez croire, il nous faut remonter plus haut que la nuit de la Rédemption du Christ, jusqu'à cette Pâque célébrée par les Hébreux sur l'ordre de Moïse, lors de leur sortie d'Egypte, 1300 ans environ avant Jésus - Christ. Pâques, en effet, avant d'être une fête chrétienne a été une fête juive.

« Aucun intérêt me direz-vous ; nous sommes des chrétiens et non des juifs ; seule nous intéresse la Pâque chrétienne ». — Très bien, mais voilà la difficulté : la Pâque chrétienne n'est qu'une transposition de la Pâque juive et sa célébration liturgique est tellement saturée d'allusions à la première Pâque des Israélites, qu'il est impossible d'y comprendre quelque chose sans une connaissance, au moins élémentaire, des événements de l'Ancien Testament. Aussi bien, la méconnaissance de l'Ancien Testament par tant de catholiques du xx^{e} siècle, m'amène avant le récit de la première Pâque à une observation préliminaire d'une importance capitale.

Le Dieu que nous adorons, ce n'est pas simplement le Dieu des philosophes et des savants, je veux dire, celui que découvre la raison humaine au spectacle du ciel et de la terre. Cette espèce d'Etre suprême, de grand Ingénieur qui dirige le cours des planètes après les avoir lancées dans l'espace, est un Dieu trop lointain et trop vague pour notre amour.

Notre Dieu, le Dieu des chrétiens, est bien plus vivant et plus proche de nous ; c'est un Dieu qui s'est révélé, c.-à-d. qui s'est fait connaître dans notre histoire humaine. Comme vous le savez, il s'est inséré dans notre race humaine par son Fils Jésus-Christ, pour la sauver et lui parler directement comme un Père à ses fils très chers.

Mais ce que les catholiques ignorent trop souvent, c'est que pour l'Incarnation rédemptrice de son Fils, Dieu, par le choix d'Abraham, est entré dans notre histoire humaine pour la diriger et la mettre en mouvement vers Jésus-Christ.

Moment décisif : les ténèbres du paganisme qui couvraient alors la terre entière, se dissipent et un jour nouveau se lève sur le monde. Un homme, Abraham, croit au vrai Dieu et donnera plus tard naissance au Messie.

Telle est la promesse de Dieu à cet homme. Et à sa mort, cette immense promesse passera à ses descendants : les patriarches : Isaac, Jacob, et un jour cet obscur clan de Bédouins, issu d'Abraham, parti de la terre de Chanaan, la future Palestine, à la suite d'une famine et installé dans le fertile delta du Nil, grâce à cet homme providentiel qui s'appelle Joseph, le fils préféré de Jacob, deviendra effectivement un peuple de plusieurs milliers de personnes.

II

Ce peuple hébreu c'est vraiment le peuple que Dieu s'est choisi et d'où sortira notre cher Jésus-Christ et le Dieu d'Israël est bien notre Dieu à nous chrétiens.

L'histoire de ses relations avec les hommes, Dieu a voulu qu'elle soit consignée dans un livre, la Bible, qui serait comme son « journal de voyage » parmi les hommes. Vous comprenez, m. f., dès lors, que la Bible est d'un seul tenant et ne forme qu'un seul corps. Nous ne pouvons en écarter l'Ancien Testament puisqu'à toutes ses pages, l'Ancien Testament nous retrace les étapes de notre salut et nous parle déjà de Jésus. Ce n'est pas tant l'histoire nationale des Hébreux qu'il nous raconte, que la réalisation du plan divin du salut. Et les événements narrés dans l'Ancien Testament, parce que Dieu a la pleine maîtrise sur toute l'his-

toire humaine, déjà annoncent, préfigurent et réalisent partiellement les événements décisifs du Nouveau Testament.

C'est vrai tout spécialement de cette Pâque des Hébreux dont il me reste à vous parler... Elle signifie quelque chose d'important pour nous chrétiens ; elle annonce, prépare et réalise partiellement la Pâque définitive, la Pâque chrétienne.

Je reprends le fil des événements : par suite d'un changement de dynastie, les Juifs installés en Egypte sont réduits en esclavage. Dans leur malheur ils oublient le vrai Dieu et Dieu lui aussi, semble oublier son peuple ; mais l'abandon de Dieu n'est qu'apparent. Voici qu'un autre homme providentiel est suscité pour être le libérateur de ses frères : c'est Moïse.

Nous assistons alors à un vrai duel entre le vrai Dieu, Yahvé, représenté par Moïse, et les forces diaboliques incarnées par le pharaon. Dix fléaux s'abattent successivement sur le pays oppresseur ; au dixième, Yahvé aura le dernier mot.

Mais lisons plutôt ce récit épique tel qu'il se trouve au chapitre XII de l'Exode, le 2e livre de la Bible... Certes c'est un récit au ton d'épopée, donc les événements sont stylisés, mais néanmoins le livre inspiré veut nous faire toucher du doigt l'intervention miraculeuse du vrai Dieu en faveur de son peuple.

Comprenez-vous maintenant la signification de ce terme énigmatique : « Pâques » ? Pâques signifie passage. Quel passage ? D'abord le passage sanglant de Dieu au milieu de l'humanité, mais aussi le passage du peuple de Dieu de l'esclavage à la liberté qui permettra son exode vers la Terre Promise. Avec le passage miraculeux de la Mer Rouge, sous la protection de la nuée lumineuse, signes de la présence et de l'action divines, sa délivrance sera définitive.

Soulignons donc que cette délivrance n'est pas purement matérielle, mais également spirituelle, car l'Egypte c'est par excellence la terre des magiciens et des idoles, c.-à-d. le pays où Satan règne ouvertement. L'esclavage plus encore qu'un malheur pour lui est une souillure, il a oublié son Dieu et se perd dans le paganisme.

III

Et cette première Pâque pour les Hébreux, vous le constaterez, c'est une nuit sans sommeil, une veillée. Pourquoi ? A cause du passage du Seigneur et du départ dans la nuit. Et que font les Hébreux pendant cette veillée ? Deux gestes essentiels qui manifestent leur appartenance consciente au peuple de Dieu qui va être isolé des peuples idolatres.

D'abord ils marquent la porte de leur maison du sang de l'Agneau pascal qu'ils viennent d'immoler à la demande de Dieu et parce qu'ils portent ce sceau sanglant ils sont sauvés. Puis en commun ils mangent l'Agneau pascal immolé, debout, le bâton à la main, prêts à partir.

L'Agneau est accompagné de pain sans levain et d'herbes amères, nourriture de voyageurs hâtifs, qui ne sont déjà plus d'ici mais de la lointaine Terre Promise.

Ce repas marque donc, lui aussi, qu'on appartient à la communauté hébraïque ; c'est un repas d'attente et en même temps une provision de forces pour l'exode, pour la route qui conduit à la Terre Promise.

Remarquons au passage que ce repas du peuple de Dieu est une communion à l'Agneau immolé, au sacrifice sanglant qui détourne l'inimitié divine des Israélites, jusqu'alors confondus avec les Egyptiens, sur lesquels va s'abattre le châtiment. C'est donc un rite de purification et de réconciliation qui efface la souillure contractée et rétablit l'alliance rompue avec Dieu.

Voilà la première Pâque de l'histoire ; signe de la fidélité de Dieu envers son peuple et de son action dans l'histoire humaine ; elle réalise déjà partiellement le salut du monde. Signe annonciateur, aussi, d'un autre « passage » de Dieu qui apportera le salut total par la victoire définitive de Dieu sur les puissances du mal et de la mort.

En d'autres termes, cette première Pâque qui marque la libération du peuple d'Israël de l'esclavage égyptien, c'est le début de la Rédemption dont la Pâque du Christ sera la plénitude, puisqu'elle marquera pour le genre humain tout entier, le passage de l'esclavage du péché à la libération des enfants de Dieu.

C'est le même mouvement de l'histoire qui se continuera, se prolongera et s'épanouira. Deux fois de suite, la puissance de Dieu éclatera pour mener son dessein d'amour à son achèvement.

Aussi l'action liturgique de notre veillée pascale, parce qu'elle s'insère dans la trame de l'histoire de notre salut où elle a été préfigurée et annoncée de par la volonté de Dieu, maître de l'histoire, sera toute entière saturée de souvenirs, d'images, de symboles, d'allusions bibliques (cf. la nuit, la procession, l'Exultet, la 2e lecture et l'oraison).

* *

Concluons.

1. Plus encore qu'une doctrine à admettre et une morale à pratiquer, notre religion chrétienne est avant tout, ne l'oublions pas, une histoire, l'histoire réelle et magnifique de notre pauvre monde pécheur, pénétré par les desseins d'amour de notre Dieu, qui l'achemine vers l'éternel bonheur.

2. Notre veillée pascale ne sera pas une simple messe de minuit, analogue à celle de Noël, mais comme jadis la nuit de l'Exode pour nos pères, les Hébreux, ce sera la sainte célébration de la nuit pascale toute entière.

A 10 heures 30 nous serons donc à l'église, pour une nuit sans sommeil, une authentique veillée dans l'attente du passage du Seigneur. *Amen.*

RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES *

V

LE ROSAIRE, ÉCOLE D'ORAISON

Les Saints multiplient les louanges du Rosaire : S. François de Sales : « C'est la meilleure manière de prier » ; S. Charles Borromée : « C'est une dévotion toute divine » ; S. Alphonse de Liguori : « C'est l'hommage le plus agréable que nous puissions adresser à la Mère de Dieu ». Etc.

La Papauté n'est pas moins élogieuse. Depuis Sixte IV (fin du XV^e^ siècle), quarante-quatre papes au moins, sur quarante-six, si je ne me trompe, l'ont exalté en 227 décrets ou autres documents. Parmi eux Léon XIII se distingue par un zèle extraordinaire. En 1886, le traducteur d'un ouvrage notait avec admiration que ce grand Pape recommandait pour la troisième fois le Rosaire en trois ans ; s'il vivait encore en 1901, quel dut être son émerveillement en calculant qu'il l'avait recommandé 23 fois, presque toujours par des encycliques solennelles !

Pourquoi ces éloges exceptionnels ? Serait-ce à cause d'une origine céleste de cette dévotion : Marie apparaissant à S. Dominique et lui révélant le Rosaire tel que nous le connaissons, pour convertir les Albigeois ? Non, nous savons aujourd'hui que le Rosaire actuel est le résultat d'une lente évolution qui ne s'est à peu près terminée qu'au XV^e^ siècle, sous l'impulsion du Bx Alain de la Roche, dominicain breton. Au XIII^e^ siècle, le Rosaire était tout simplement la dévotion mariale, qui s'exprimait en de multiples salutations très variables, où l'on retrouvait le refrain des paroles de l'ange : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum ;* ou bien c'était les 150 psaumes bibliques, précédés de 150 *Ave* très courts; ou bien même c'était une succession de sermons d'inspiration mariale, et alors on parlait de « Rosaires de sermons ». Et c'est probablement ce genre de Rosaire que S. Dominique utilisa et contribua à mettre en honneur.

Primitivement, les salutations des fidèles avaient pour objet les joies de Marie ; plus tard on y ajouta ses douleurs et ses gloires. Et la méditation de ses douleurs n'est pas sans rapport avec le chemin de Croix, car celui-ci était primitivement consacré aux douleurs de Marie. A la fin du XIII^e^ siècle, on ajouta aux prières des actes symboliques : on orna les statues de Marie de couronnes de roses, de « chapels » (chapeaux) de roses, d'où les noms de chapelet, de couronne de Marie et de Rosaire, pour désignr la même dévotion.

En réalité, si le Rosaire est si vivement encouragé par l'Eglise et par les saints, c'est qu'il comporte d'immenses avantages. L'un d'eux, sur lequel nous nous arrêterons aujourd'hui, est sa valeur contemplative. La contemplation, quelle sublimité ! Comme le dit S. Augustin *(De Trin.*, IV, 28) : « Dans la mesure où nous atteignons spirituellement une réalité éternelle, nous ne sommes pas dans ce monde ; et les âmes de tous les justes, même tant qu'elles vivent dans cette chair, ne sont pas de ce monde dans la mesure même où elles savourent les réalités divines ». Or quels biens ne résultent-ils pas d'une vie toute céleste ! Comme il est facile de surmonter les tentations et de progresser dans l'amour de Dieu quand on est captivé par sa beauté !

Montrons brièvement comment le Rosaire est une école d'oraison.

I. — *Le Rosaire, aliment des vertus théologales*

Mgr d'Hulst, ce grand directeur de conscience, a écrit : « Le Rosaire est la prière des âmes simples et filiales, qui aiment à entrer par cette petite et humble porte dans les sublimités de la contemplation ». C'est que le Rosaire, en effet, ne consiste pas seulement à dire des *Pater* et des *Ave,* prières pourtant si belles — plus belles que tout ce que pourront imaginer les hommes, — il consiste essentiellement à contempler les mystères du christianisme. « Essentiellement » n'est pas trop dire, si nous en croyons des autorités incontestables. Ainsi Léon XIII, rappelant sans cesse la nécessité de ne pas s'arrêter aux paroles, mais de contempler les mystères, et quels mystères ! « Ce que l'on contemple est, en effet, ce qui existe de plus grand et de plus admirable, ce sont les mystères fondamentaux du christianisme ». Ainsi S. L.-M. de Montfort : « Le Rosaire, sans la méditation des mystères sacrés de notre salut, ne serait presque qu'un corps sans âme ». Quelle énergie. « Un corps sans âme », un cadavre... C'est pourtant vrai, comme nous l'avons déjà signalé : la Vierge Marie n'est pas une fin dernière, elle ne fait pas écran entre Dieu et nous ; au contraire son rôle est de nous conduire à son divin Fils, et c'est l'action et le reflet de Dieu que nous admirons en elle.

Cette méditation des 15 « mystères » du

* Il n'est peut-être pas inutile de souligner que ce que nous allons dire sur la valeur contemplative du Rosaire ne vaut pas seulement pour des religieuses mais aussi pour des personnes du monde.

Il est infiniment regrettable de laisser croire aux simples fidèles que l'oraison n'est pas faite pour eux. En réalité, le chrétien qui n'a pas l'âme au moins un peu contemplative risque fort de n'avoir qu'une religion de surface et de routine. Le christianisme, religion d'un Dieu incarné pour nous communiquer sa vie, n'est guère compatible avec une dévotion sèche et formaliste. Ou alors c'est qu'on ne la connaît pas. Et les conséquences d'une telle ignorance sont lamentables. D'abord, il n'est guère possible de persévérer dans ces conditions, si peu qu'on rencontre la souffrance ou la tentation : l'expérience prouve qu'il est à peu près impossible d'être fervent chrétien sans un peu d'oraison quotidienne. Et puis quel scandale quand les âmes assoiffées de vie contemplative, et ne connaissant le catholicisme que par les « pratiques » extérieures, ne voient pas d'autre moyen d'être satisfaites qu'en se mettant à l'école des religions de l'Inde ! C'est un fait que les Bouddhistes et les Brahmanistes sont beaucoup plus contemplatifs que les Européens. Et cependant qu'ont-ils à contempler ? Quelle pauvreté et quelles erreurs comparées aux splendeurs du catholicisme ! Pour qu'un chrétien apostasie et aille chercher la vie intérieure en Orient, il faut qu'il ne connaisse du catholicisme qu'une caricature. Cela est grave, mais, hélas ! ne s'explique que trop facilement.

Rosaire — ou, en bref, des trois mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de la vie en Dieu — est la nourriture de notre vertu de FOI. De même que les connaissances techniques et scientifiques ou autres s'alimentent par l'étude expérimentale ou intellectuelle, de même nos convictions religieuses s'approfondissent par la pénétration des mystères de notre religion. Comme le disait Léon XIII : « Chez les personnes, dans les familles et parmi les peuples où la pratique du Rosaire est restée en honneur, il n'y a pas à craindre que l'ignorance et les erreurs pernicieuses détruisent la foi ». Et ailleurs : « Le Rosaire est une magnifique prière, un moyen efficace de conserver la foi, un insigne modèle de vertu parfaite ». De même S. L.-M. de Montfort : « Jamais une âme qui dit son Rosaire tous les jours ne sera formellement hérétique ni trompée par le démon : c'est une proposition que je signerais de mon sang ».

L'ESPÉRANCE aussi est développée. Les mystères joyeux nous présentent la venue du Sauveur du monde : quel espoir pour l'humanité déchue ! Les mystères douloureux nous font méditer le principal fondement de notre espérance, et les mystères glorieux en constituent l'objet propre : le ciel, que nous préparent Jésus et Marie.

LA CHARITÉ ne peut que s'enflammer à la vue d'un Dieu petit enfant (pensez à la dévotion d'un S. Bernard, d'une Ste Thérèse), d'un Dieu souffrant pour nous (pensez encore à Ste Thérèse, à tout le Moyen Age), d'un Dieu nous attendant au Paradis.

Ainsi la contemplation des mystères du Rosaire développe merveilleusement nos vertus théologales. Or l'oraison proprement dite ne consiste-t-elle pas avant tout en une vie intense de ces vertus, — et non pas dans les charismes accessoires ?

II. — *Le Rosaire, prière simple et profonde*

Toutefois le développement, même harmonieux comme ici, des vertus théologales, ne suffirait pas pour constituer une vie d'oraison proprement dite. Il y faut de plus un regard contemplatif, qui ne s'épuise pas à scruter les faits évangéliques, mais les englobe d'une vue synthétique, suave et aimante. Or deux caractères des mystères du Rosaire favorisent éminemment cette disposition : leur simplicité et leur profondeur.

Ils sont si SIMPLES que leur énoncé est à la portée des enfants ; leurs enseignements sont si universels que toute intelligence peut les saisir ; les notions rudimentaires du catéchisme suffisent pour cela.

Et en même temps ils sont si PROFONDS que nulle science, acquise ou infuse, ne les épuisera jamais. Plus on les regarde avec amour, plus la perspective se dilate et leur richesse se dévoile. On peut y revenir sans cesse avec une joie toujours grandissante.

Voilà pourquoi le Rosaire est aussi bien la prière préférée des grands théologiens et de la masse des fidèles.

III. — *Le Rosaire, prière joignant l'unité et la variété*

Vous êtes-vous déjà trouvés au sommet d'une montagne, devant un immense *panorama ?* Votre regard jouissait d'une vue globale, synthétique, qui vous procurait l'impression d'une grande plénitude. Car cette vue générale était enrichie par une infinité de sensations secondaires, plus ou moins confuses, qui se succédaient sans cesse et renouvelaient votre attention. C'était un genre de contemplation : une contemplation sensible. La même chose se produit au plan de la vérité : il y a contemplation quand la vue synthétique de l'esprit ne porte pas à vide, comme chez les Bouddhistes, mais sur des réalités assez riches et assez variées pour entretenir l'attention sans fatigue.

Or *c'est ce qui se passe dans la méditation des mystères du Rosaire.* Chaque dizaine de chapelet, vous le savez, ne dure que deux ou trois minutes : qui ne pourrait s'arrêter deux minutes à contempler un fait ? Au début, on a, il est vrai, quelque difficulté à se créer une image adaptée et capable de soutenir le regard de l'intelligence. Mais bientôt chaque image se cristallise autour de certains détails privilégiés ; à mesure qu'on la médite, elle devient plus nette, plus profonde dans l'âme ; en même temps elle se vivifie et se spiritualise sous l'action du mystère qui l'anime et l'auréole d'un nimbe particulier. Au bout d'un certain temps, elle revient à volonté dans le champ de la conscience. Dès l'énoncé d'un mystère, les personnages surgissent du fond de la mémoire dans une attitude hiératique, attirante par la beauté divine qui s'y dévoile de plus en plus, et nous n'avons pas d'efforts à faire pour rester en face de cette scène.

Cette VARIÉTÉ qui soutient l'attention, ne nuit pas du tout au repos de l'âme dans sa contemplation, car elle est tempérée par une forte impression d'UNITÉ qui empêche ces tableaux d'être hétéroclites.

Unité de personnages d'abord. Puis surtout, dans chaque groupe, unité de ton, d'atmosphère. De même que chaque peintre a sa manière à lui, qui crée un air de parenté entre ses tableaux, ainsi chaque groupe de mystères a une atmosphère commune qui en fait le lien.

C'est comme le décor d'une scène. Ainsi l'imagination ne se fatigue pas à passer d'un mystère à l'autre, et l'âme peut contempler facilement chaque groupe, s'habituant à un regard contemplatif plus prolongé.

* *

Conclusion

Les trois caractères que je vous ai énumérés sont, me semble-t-il, ceux qui expliquent le mieux la valeur du Rosaire comme prière contemplative. On pourrait y ajouter ce fait que le Rosaire peut se réciter (et cela est même vivement recommandé) *à tout instant du jour ;* or précisément, on n'est une âme

contemplative qu'à cette condition. Il ne suffit pas d'être en oraison une demi-heure ou une heure par jour ; il faut y demeurer autant que possible au milieu des occupations courantes ; or le Rosaire facilite ce recueillement. Notons enfin que la *récitation vocale* des *Ave* n'est nullement un obstacle pour la prière contemplative : voilà un certain nombre d'années, des religieux contemplatifs ont démontré que l'office choral, psalmodié de vive voix, ne gâtait point la contemplation, mais la favorisait plutôt. C'est la même chose ici.

NOTES PASTORALES

LA PAROISSE, CELLULE DE L'ORDRE SOCIAL

II

ALLOCUTION DE S. EM. LE CARD. LÉGER [1]
(24-IX-53)

...Nous sommes réunis, ici, pour entendre parler de **la paroisse.** Mais pourquoi avoir choisi un sujet qui peut paraître banal, alors que tant de problèmes épineux sollicitent en ce moment l'attention du monde entier ? Est-ce la paroisse qui pourra déchirer le rideau de fer ? Est-ce la paroisse qui portera la paix aux peuples anémiés par les guerres ? Est-ce la paroisse qui unira les blocs qui se heurtent : capitalisme et socialisme ; patrons et ouvriers ; employeurs et employés ; riches et pauvres ? Est-ce la paroisse qui soutiendra un monde pris de vertige et qui peut s'écrouler à chaque instant, tout comme l'avion qui s'écrase dès que les hélices cessent de tourner ? Ecoutons la réponse qui tombe des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ : « La paroisse, cellule vraiment vivante et active du corps du Christ, est appelée, par sa fidélité même à sa propre mission religieuse, à jouer **dans la régénération de la société moderne un rôle de premier plan.** »

La paroisse, institution nécessaire

La paroisse est donc une institution nécessaire au monde. Le missionnaire qui plante sa tente au bord du désert et qui y vit comme le Père de Foucauld dans la prière et le rayonnement d'une ardente charité, fait une œuvre admirable ; mais tant qu'il n'aura pas fondé et organisé les institutions qui donnent à la communauté chrétienne sa stabilité et qui sont l'expression de sa physionomie spirituelle, en un mot tant qu'il n'aura **pas sa paroisse,** il devra considérer sa tâche comme inachevée. Car, d'ajouter le Pape, la paroisse est « la première communauté de vie chrétienne, communauté à la taille humaine, telle que le berger puisse connaître ses brebis et les brebis leur berger ». La paroisse, c'est donc « l'Eglise, anxieusement penchée sur tous ses enfants et s'ingéniant à les atteindre tous, à les convertir tous, à les sanctifier tous ».

Tout d'abord, pour comprendre l'Eglise, il faut avoir le Christ présent à l'esprit. Or, en apportant aux hommes le salut, le Christ s'est plié à subir les lois de la nature humaine. Il a accepté le dur déterminisme des lois de l'univers dont il était l'auteur : pour lui comme pour tous les hommes les madriers ont été lourds ; le soleil a agi sur lui, comme une pesée écrase un fruit ; et il a senti la sueur couler sur tout son corps...

Il a fondé une société dont il aurait pu se passer. Mais parce qu'il n'a pas voulu prolonger sa vie terrestre, il a organisé son Eglise. Cette Eglise ne sera point une communauté spirituelle invisible, mais une incarnation du divin dans le domaine du terrestre. L'Eglise est donc un signe humain qui nous donne Dieu, mais en le dépouillant de sa gloire. C'est pourquoi, à certains moments de son histoire, l'Eglise ,au lieu de nous révéler Dieu, nous le dissimulera. Car si, une première fois, le Verbe, en se revêtant d'une livrée d'esclave, s'est dépouillé à ce point de sa gloire, que les princes du peuple l'ont livré à la mort par ignorance, désormais, en entreprenant sa marche à travers les siècles, il se livre aux influences des hommes et à leur comportement historique. L'essence surnaturelle de l'Eglise sera donc toujours cachée sous la condition d'esclave. L'apôtre qui oublie cela perd le sens de l'orientation divine. Il rêve comme jadis les Juifs d'un règne temporel et charnel...

Malgré les atteintes d'un long passé, malgré les ombres qui ont accompagné sa marche, malgré les déformations que lui ont fait subir des influences innombrables, l'Eglise demeure toujours l'Epouse pure et immaculée, la fiancée sans rides du Seigneur Jésus. Et cela parce qu'elle est son Corps et son prolongement dans le temps et dans l'espace.

La paroisse, foyer religieux et missionnaire

« La paroisse, nous dit Pie XII, est avant tout un foyer de vie religieuse et de rayonnement missionnaire ; ses vrais fidèles se comptent au pied de l'autel quand le prêtre distribue le pain de vie... Le centre de la paroisse, est l'église... Le centre s'appelle vie des âmes, s'appelle Jésus. »

...Citons intégralement le texte du discours du 11 janvier 1953, qui a inspiré ce passage de la lettre qui nous fut adressée : « La paroisse, dit le Saint-Père, doit être une communauté agissante. Dans l'esprit de cette union commune, vous devez travailler inlassablement, afin que Jésus soit connu, aimé et servi par tous. N'oubliez pas que **c'est là la fin de toute la vie paroissiale.** Le reste est estimé en tant que et dans la mesure où il sert la réalisation du but que l'Eglise veut obtenir. Le terrain de sport, le théâtre, le cinéma paroissial, l'école même, s'il y en a une, — institutions toutes des plus utiles et souvent nécessaires, — ne sont pas le centre de la paroisse. Le centre, c'est l'église ; et dans l'église, le tabernacle ; et, à côté, le confessionnal où les âmes mortes retrouvent la vie et les malades reprennent la santé.

« En conséquence rien ne sert proprement au but, — que représentent les âmes à sauver et à sanctifier, — s'il ne passe par ce centre idéal : l'église, le tabernacle. Le sport, que Nous avons Nous-même recommandé souvent dans ses justes limites, est louable ; le divertissement honnête dans ses formes variées est même nécessaire. Mais tout doit être mû par une force centrifuge, pour ainsi dire, et ramené par une force centripète : et le centre s'appelle la « vie des âmes », s'appelle Jésus. »

Il résulte de ces déclarations que le chrétien ne peut trouver le plein épanouissement de sa vie spirituelle que s'il consent à la greffer sur celle de toute la communauté à laquelle il appartient.

Par le baptême, le cœur du chrétien a été élargi

[1] *La Paroisse, cellule sociale.* Semaines sociales du Canada (Section française). XXX[e] Session : Edmunston, 1953. In-8 de 204 p. Montréal.
Allocution de S. Em. le cardinal Léger, p. 28-32. — Les sous-titres sont ajoutés par nous. *(N. d. l. R.)*.